3 2.

DIALOGUE

ENTRE

PHOCION ET MABLY;

AUX CHAMPS ÉLYSÉES,

A L'OCCASION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX

DE LA FRANCE;

Suivi de l'Idée d'un Miniſtre patriote, ou du Portrait de M. Necker, tracé en 1767, par un Auteur Anglais;

Ainsi que du Caractère d'un Ecrivain politique impartial, tiré du même Auteur.

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1789.

Case FRC 3125

MLW 5577

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

DIALOGUE

ENTRE

PHOCION ET MABLY,

AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

PHOCION.

BON JOUR, mon cher Mably, je vous cherche depuis long-temps. Jamais je n'ai vu notre demeure fortunée si agitée qu'aujourd'hui : on ne s'y occupe plus que de la France. On envoie à chaque instant sur les bords de l'Achéron, afin d'avoir des nouvelles de ce Royaume. La prise d'Oczakow, l'affaire de la Régence en Angleterre, l'état critique de la Pologne, l'embarras du Roi de Suède, enfin toutes les brouilleries du monde turbulent que vous avez quitté

depuis quelques années, ne font plus ici de ſenſation : la France, la France, ce n'eſt qu'un cri ; toutes nos têtes ſont devenues Françaiſes. M. Necker réuſſira : l'Empire des Lys va devenir le modèle de tous les Gouvernemens. La Grèce ni Rome n'auront jamais offert un ſpectacle ſi majeſtueux, ſi digne de l'homme, ſi conforme à ſa raiſon, cette lumière céleſte, ce préſent des Cieux qui le rendroit l'égal des Immortels s'il n'en abuſoit pas. — Voilà ce qu'on répète à l'envi les uns des autres.

J'ai demandé à Bolimbrock ce qu'il en penſoit. Ma foi, m'a-t-il dit, cela pourroit bien arriver : les Français ſont dans la circonſtance que j'ai regardée comme la plus propre à la régénération d'un Empire. Ils ſont au plus bas poſſible ; ils ont un Miniſtre ſage & éclairé, &, ce qui eſt bien plus eſſentiel, un Roi patriote, le plus rare des Phénoménes du monde phyſique & moral. (*a*)

Monteſquieu penſe de même : les Français, me diſoit-il dernièrement, reconnoiſſent leurs erreurs : l'expérience leur a montré le danger

---

(*a*) A patriot King the moſt un common of all phenomena in the phyſical or moral wold. (*Bolimbrock.*)

des passions ; il y a tout à espérer d'un Roi qui veut le bien & d'un Ministre vraiment philosophe. Le bon Pluche qui l'écoutoit, applaudissoit en marquant sa satisfaction : je leur avois bien dit, ajouta-t-il, qu'ils se perdroient avec leurs systêmes, que le luxe quand il n'a pas de bornes ruine l'Etat, & qu'il faut toujours préférer l'utile à l'agréable. — Je le leur ai démontré dans mon Discours sur l'Economie Politique, poursuivit Jean-Jacques Rousseau ; j'ai été le précurseur de mon concitoyen Necker ; il a comme moi adopté la France. Puisse-t-il y être plus heureux & y faire de plus grands miracles ; car quoique les Français aient bien des défauts, quoique j'aie à m'en plaindre, je les aime & je suis doublement flatté d'apprendre qu'ils se rendent aux raisons du sage Ministre mon compatriote, que le Roi a rappelé auprès de lui. Il m'adresse la parole en me demandant si j'avois vu le Rapport de M. Necker, au Conseil qui suivit la dernière Assemblée des Notables. Socrate & Platon auroient-ils mieux parlé ? — Non, lui dis-je, si les Français ne reviennent point sur leurs pas, s'ils ont assez de sens pour préférer les oracles de la raison aux Loix barbares & gothiques qui les ont gouvernés jusqu'à présent, je les tiens pour heu-

reux ; le *déficit* de leurs Finances ſera bientôt comblé. — Je ne continuai pas plus long-temps la converſation, parce que je vous cherchois, mon cher Mably : ne vous ayant point apperçu dans les differents groupes de nos Politiques, je me ſuis rendu dans ce boſquet ſolitaire, où j'ai imaginé que vous pouviez être. C'eſt de vous que je veux apprendre ſi la Nation Françaiſe vieille de quatorze ſiècles, peut ſe rajeunir. Vous avez emprunté mon nom pour inſtruire les mortels lorſqu'ils avoient le bonheur de vous poſſéder; faites plus, daignez m'inſtruire moi-même : ici, comme ſur la terre, le plus grand des plaiſirs de l'eſprit eſt d'acquérir de nouvelles connoiſſances.

MABLY.

Vous me confondez, reſpectable Phocion : ce n'eſt point à moi à inſtruire mon maître ; c'eſt à vous ſeul que je dois mes lumières & le peu de renommée que j'ai acquiſe. Je n'ai été qu'un Ecrivain, vous avez été un grand Homme ; vous avez été un illuſtre guerrier & un politique profond. Je compte tirer beaucoup plus d'avantage de cet entretien avec vous, que vous n'en tirerez vous-même. Si Athènes eût

voulu vous écouter, vous eussiez arrêté sa ruine, vous eussiez arrêté celle de toute la Grèce ; mais un sage, quel qu'il soit, est souvent une digue trop foible contre les écarts d'un peuple corrompu par le luxe. Je ne sais si Necker sera plus heureux.

PHOCION.

Avouons cependant que les circonstances dans lesquelles je me trouvois étoient bien différentes de celles où se trouve le Politique Genevois, à qui Louis XVI a confié la direction de ses finances. Vos mœurs, il est vrai, ne sont pas beaucoup meilleures qu'elles ne l'étoient à Athènes de mon temps. L'amour des richesses a corrompu vos Prêtres & vos Grands; Plutus est le seul Dieu auquel ils rendent un culte assidu. D'ailleurs la philosophie destructive d'Epicure a relâché tous les liens de la Société; elle a fait périr ma patrie, elle a détruit Rome, au rapport de Montesquieu. Elle pourroit aussi absolument vous perdre ; mais d'un autre côté, quelle opposition entre le Royaume de France & le misérable Territoire de l'Attique ? Dans Athènes nous ne tenions rien de la Nature, tout y étoit l'ouvrage des Grands Hommes ;

auſſitôt que les Grands Hommes diſparurent, le nom d'Athènes dut pareillement diſparoître. Philippe avoit tout ce qui étoit néceſſaire pour précipiter notre décadence; il fut le Fréderic de ſon temps pour la tactique; il ſe ſervit des mines d'or qu'il trouva près de Crénides, pour ſe faire des partiſans au centre de la Capitale, & dans toutes les Villes de la Grèce. L'indigne politique ſi connue depuis ſous le nom de *Machiavéliſme*, le rendit, malgré mes efforts, le maître de ma Patrie. Son fils Alexandre conſomma notre ruine. J'ai réſiſté toute ma vie à la ſéduction contre lui, contre Antipater; mais c'eſt tout ce que je pus faire. Mes concitoyens récompenſèrent mes efforts par un arrêt de mort qui termina ma longue carrière. Je ne dus pas me plaindre puiſque j'eus le ſort de Socrate. Vous n'avez pas de Philippe ni d'Alexandre à redouter: votre territoire eſt vaſte, & le plus fertile de l'Europe & peut être du Monde. Il vous ſuffit de vouloir pour être le plus riche, comme le plus puiſſant des Peuples. Je n'imagine donc pas que le luxe qui nous a renverſé puiſſe détruire auſſi facilement votre Antique Monarchie.

MABLY.

Sage Phocion, l'Empire Romain s'eſt écroulé;

quand je réfléchis sur la destruction de cet immense édifice politique ; que la Ville éternelle n'est plus ; puis-je ne pas trembler ? Je ne peux que faire des vœux pour que les Français, mes Compatriotes profitent de l'heureuse conjoncrure qui se présente. Necker peut les sauver. S'ils laissent échapper cette occasion, tout est perdu.

PHOCION.

Les Français aiment leur Roi ; les Français ne sont qu'une seule & même Nation : voilà le lien solide qui empêche leur ruine. S'ils étoient un amas de peuples conquis, tels que furent les différentes parties de l'Empire Romain, il y auroit long-temps qu'il ne seroit plus question d'eux dans l'Europe. Qu'est-ce qu'une Nation, dites-moi, où la paresse est pour ainsi dire un caractère, un privilège de la Noblesse, où la guerre est le théâtre du luxe, où les guerriers ressemblent plus à des femmes qu'à des soldats, où les Pontifes d'une Religion sainte annoncent le faste & la volupté par leurs exemples, & dévorent sous des lambris dorés, le patrimoine des pauvres, tandis que de misérables Prêtres, leurs subalternes, prêchent la pénitence & le renoncement à des Peuples encore plus miséra-

bles qu'eux ; où la justice n'est qu'un moyen de mettre absolument sur la paille, un infortuné qui a la foiblesse & l'imbécillité de se plaindre des usurpations d'un riche ? Mais la France est si peuplée & si fertile ; l'honneur a encore tant de pouvoir sur cette Nation, qu'elle a résisté à tous les efforts de ses voisins.

MABLY.

Résisté à ses voisins ! souvent nous leurs avons imposé des Loix. Nous sommes faits par la nature, pour être les maîtres de l'Europe, dès que nous regarderons l'ambition de commander comme notre bonheur. Je vois avec peine que nous paroissons perdre un peu de notre prépondérance ; mais il ne tiendra qu'à nous de la reprendre quand nous voudrons : pacifier les différends de ses voisins, voilà ce que doit se proposer un Peuple puissant & sage. Dans quelques années Louis XVI jouera ce rôle honorable.

PHOCION.

Je reconnois à ce trait le Français : il permet qu'on raisonne avec lui ; mais il faut bien se garder de blesser son amour-propre. Tout à l'heure, Mably, vous trembliez sur le sort de votre Pa-

trie ; je n'ai dit qu'un mot sur son état critique, vous rougissez, vous ne désespérez plus du salut de la République, vous vous relevez avec fierté. Oui, oui, voilà ce qui fait votre force, voilà l'honneur.

MABLY.

Pardonnez, respectable Phocion, cet écart à la vivacité, à l'impétuosité de notre caractère ; continuez à m'honorer de vos avis. Je vois que vous êtes bien plutôt venu pour m'instruire, que pour acquérir de nouvelles connoissances. Vous êtes trop grand pour vous abaisser à offenser ma Nation! Comme le malade, je me suis irrité contre mon médecin. Notre honneur, il faut l'avouer, est souvent trop délicat, trop pointilleux. Nous aliénons, par-là, ceux qui nous aiment & qui pourroient nous éclairer, nous secourir. La France n'est pas dans un état à désespérer de son sort ; mais elle ne doit pas non plus être trop fière. Toute l'Europe le sait, notre Roi est sans argent & notre Peuple sans pain, tandis que des Hollandais & des Anglais jouissent de l'aisance ; quoique la nature ait plutôt été pour eux une marâtre qu'une mère.

PHOCION.

Ce n'est pas seulement de l'honneur qu'il faut

à vos Français, mon cher Mably, ce n'eſt pas cette ardeur du moment, cette bravoure guerrière qui vous fait affronter mille morts ſur la brèche, c'eſt le vrai courage de l'ame; il conſiſte à braver les préjugés nuiſibles qui minent votre Nation : oſez ennoblir le travail que vos Grands & vos Nobles ont avili ; que vos Grands eux-mêmes donnent l'exemple. Les Etats ſont entr'eux comme les particuliers : les Cadets nés ſans fortune attirent les biens des Aînés : les Phéniciens & les Athéniens même, dans le bon temps en ont été une preuve convaincante. Sans ſol ils furent riches, & appauvrirent des Nations qui avoient un ſol ſterile : diſputez à votre tour à la Hollande & à l'Angleterre la palme de l'induſtrie ; c'eſt la ſeule guerre qui ſoit vraiment permiſe : au lieu d'aſſeoir les impôts ſur les choſes néceſſaires à la vie, ce qui augmente le prix de la main-d'œuvre; au lieu de permettre l'exportation des bleds, de manière à groſſir vos revenus en affamant le Peuple ; manœuvres indignes & mal calculées, qui empêchent toujours que votre Marine, vos Manufactures & votre Commerce puiſſent ſoutenir la concurrence avec les Etrangers ; au lieu de toutes ces fauſſes ſpéculations, portez, comme l'ont répété ſi ſouvent les Economiſtes vraiment ſages, portez,

dis-je, vos impôts sur le luxe, rendez-le tributaire de la Couronne & de l'Etat : alors il deviendra, si j'ose le dire, légitime. Le Peuple ne le verra plus avec indignation ; au contraire, il regardera avec une reconnoissance mêlée d'admiration, les riches qui en seront environnés : s'ils habitent les Palais les plus majestueux, dira-t-il, s'ils sont portés dans de superbes chars, si leurs habits sont brillans d'or, de pierreries & de diamans, ce n'est que parce qu'ils sont le soutien de l'Etat ; ils ne sont magnifiques, que pour que nous ne soyons point écrasés. Leurs superbes hôtels, leurs délicieuses maisons de plaisance, leurs chars, leurs valets, leurs habits brillans, leurs tables pompeusement servies, leurs spectacles, leurs concerts, enfin, toutes les jouissances de ces heureux du siècle, sont notre propre bonheur ; autant ils ont faits de dépenses, autant il en est revenu d'argent à la Patrie. S'ils eussent été assez bas, assez avares pour ne pas faire le noble usage de leurs richesses, nous eussions été nous-même les victimes de leur parcimonie ; nous eussions été ruinés, puisque le Gouvernement qui ne peut se soutenir que par d'immenses contributions, eût été obligé de les tirer sur nos consommations, sur notre pain, nos boissons, nos habillemens, nos chaussures. C'est

ainſi, mon cher Mably, que dans ce ſiſtême, le Peuple béniroit les riches; que le Peuple qui fait la force des Empires, ſe multiplieroit & donneroit à la France cette ſupériorité qu'elle tient de la Nature, & qu'elle n'a perdu que par une préſomptueuſe confiance, que par une prodigalité & une inſouciance que les Dieux condamnent, que par une dureté pour le Peuple que le Ciel a voulu venger, & à laquelle peut-être vos Compatriotes doivent tous leurs malheurs.

MABLY.

O Phocion! vos diſcours ſont des traits de lumières qui diſſiperoient les ténèbres les plus épaiſſes : le ſage Necker a, je penſe, apperçu ces vérités; mais que d'obſtacles n'aura-t-il pas à vaincre? Les Grands & les Riches qui ont été juſqu'à préſent exempts de contribuer aux ſubſides, ſoit pour leurs propriétés, ſoit pour les conſommations qui leur ſont particulières, ſoit enfin pour tout ce qui conſtitue le luxe & la magnificence dont ils ſont environnés, ſe rendront-ils jamais à ces arguments irréſiſtibles pour la raiſon, mais diamétralement oppoſés à l'intérêt perſonnel mal-entendu qui ne raiſonne jamais.

PHOCION.

Mon ami, la néceſſité eſt la première de toutes les Loix. Que peuvent faire vos Riches & vos Grands contre un Peuple immenſe ſoumis & dévoué à la volonté d'un Roi ſage ! Ces heureux du ſiècle ſeront bien obligés de reconnoître que le Monarque, le Paſteur de la France, (car Homère donne avec raiſon aux Rois, le nom de Paſteur des Peuples) que le Paſteur de la France connoît mieux leurs intérêts qu'ils ne les connoiſſent eux-mêmes. Si celui qui porte le Sceptre laiſſe plus long-temps les abus ſe propager, ils ſeront irrémédiables. Bientôt la France affoiblie deviendra, quoiqu'il en coûte à votre honneur, d'entendre ce triſte préſage, deviendra, dis-je, la proie des autres Nations, telle qu'a été & telle qu'eſt encore la Pologne, où le Peuple eſt dégradé, où les Grands n'ont pas pour leur Roi la ſoumiſſion qui lui eſt due. L'Ariſtocratie eſt le plus mauvais des Gouvernements; la Monarchie au contraire, lorſque le Roi daigne conſulter ſa Nation, comme le fait Louis XVI, eſt la plus belle manière de conduire les hommes, la plus conforme à la raiſon, celle qui peut mieux produire le bon-

heur du plus grand nombre, & atteindre ainſi le vrai but de la Société.

MABLY.

Encore un mot, reſpectable Phocion ; j'entends dire par tous nos Politiques, que l'Aſſemblée Générale de la France ne pourra pas corriger beaucoup d'abus, ſurtout ceux qui ſont les reſtes abſurdes du gothique & cruel ſyſtême de la féodalité, parce que ces abus ſont des propriétés. Telles ſont les bannalités, les péages, les droits ſur la pêche qui appartiennent aux Seigneurs, dont le Roi n'eſt par conſéquent pas le maître ; que ces droits ſubſiſteront toujours, à moins que l'on n'indemniſe ceux qui les poſſédent, parce qu'on ne peut attaquer les propriétés.

PHOCION.

Je penſe, mon cher Mably, qu'un Publiciſte comme vous, qui n'eſt pas moins verſé dans le Droit Naturel, que dans le Droit Civil & Politique des Nations, conçoit trop bien ce que c'eſt que l'Aſſemblée générale d'un Peuple, & quelle doit être la force de ſes arrêtés, ſur-tout lorſqu'ils ont été ſanctionnés par l'approbation du

du Roi, pour ne pas ſavoir à quoi vous en tenir ſur l'objection que l'on vous fait. La ſeule Loi qui oblige tous les Membres de l'Aſſemblée générale, eſt celle *qui preſcrit le bien commun de la Nation : ſalus populi ſuprêma lex eſto.*

Si l'Aſſemblée générale jugeoit donc que quelques droits des Seigneurs ſont nuiſibles à la Société ; ſi elle jugeoit ces Seigneurs aſſez riches, pour que la perte de ces droits ne leur fût point grandement préjudiciable, il eſt hors de doute qu'elle auroit la faculté de les ſupprimer, & qu'il n'y auroit rien à oppoſer à la juſtice & à la force de leur arrêté, dès qu'il auroit reçu la ſanction de l'autorité Royale : autrement, tous les abus qui ſont des poſſeſſions, des eſpèces de propriétés, ſeroient irréformables. Suivez ce principe par lequel je finis. Il n'y a point de titres ni de droits qui puiſſent tenir contre la volonté générale de la Nation, manifeſtée dans une Aſſemblée légale, ou les ſuffrages ont été donnés par tête, quand cette volonté a reçu ſa ſanction du Monarque.

MABLY.

Je vous remercie, reſpectable Phocion, de votre réponſe lumineuſe. Je déſire qu'elle ſerve

de règle aux Français lorſqu'ils ſeront aſſemblés. Quelqu'agréable que ſoient pour moi les Champs Elyſées, il me ſemble que je goûterai encore un plus grand bonheur, quand je ſaurai que mes anciens Compatriotes ſe conduiſent par les plus pures lumières de raiſon. Puiſſai-je perfectionner ſouvent la mienne par de pareils entretiens. Adieu, reſpectable Phocion.

PHOCION.

Au revoir, mon cher Mably.

Fin du Dialogue entre Phocion & Mably.

PORTRAIT
ANTICIPÉ
DE M. NECKER;
OU
CARACTERE D'UN BON MINISTRE;

Tracé en 1757, par un Auteur Anglais [a].

» Il aura non-seulement les meilleures intentions, mais il joindra la sageſſe dans les plans » qu'il tracera & le courage pour les exécuter.

» Il regardera les intérêts du Prince & ceux du » Peuple, comme inſéparablement & invariablement unis.

» Il emploiera toute la force de ſon pouvoir » afin de diſſiper l'influence miniſterielle ſur le » Parlement, & pareillement l'influence parlementaire ſur les Grands.

(a) An eſtimate of the manners principles of the times by the author ofeſſays in the Characteriſtics Davis and Reymers 1757.

» Il s'efforcera de détruire les distinctions de » Parti, & de diriger toutes les volontés vers » le bien commun & nationnal.

» Cette conduite lui attirera la haine des » hommes corrompus de la Nation, grands & » petits, parce qu'ils tirent les uns & les au- » tres leurs avantages de ces distinctions & de » cette influence qu'il travaillera à abolir.

» Par la raison contraire, il deviendra l'idole » de la portion honnête & non corrompue de » la Nation.

» Il se rendra remarquable plutôt par sa con- » noissance dans le grand principe de la sagesse » & de la vertu, que par celle des moyens obli- » ques & des mystères d'une fausse politique.

» Il pourra être déplacé une fois, & plus d'une » fois, par les intrigues de la faction ; mais la » voix unanime de la saine partie de la Nation » le rétablira dans la faveur du Souverain, par- » ticulièrement si le Royaume est en danger ; » & plus il aura été en butte aux traits des in- » trigans corrompus, plus il s'enracinera dans » les affections du Prince & du Peuple ; plus il » s'élèvera & sa vertu prendra une nouvelle » vigueur. Sa vie-privée répondra à sa conduite » publique ; il n'adoptera point, mais mépri- » sera les mœurs dépravées du siècle ; au-dessus

» du luxe & d'une vaine pompe ; il ſera mo-
» deſte & tempéré, & dédaignera les richeſſes
» qui ne ſeroient que l'inſtrument du vice.

» Il voudra être diſtingué par ſon attache-
» ment à la Religion, à l'Honneur & à ſa Pa-
» trie.

» Bien loin de compter pour rien le Peuple,
» il l'honorera & prêtera l'oreille à ſes plaintes
» & à ſes demandes.

» S'il ne peut toujours mettre à la portée du
» Peuple les meſures qu'il prend pour lui être
» utile, il le convaincra de ſes intentions bien-
» faiſantes par ſes réſultats.

» Si malgré cette conduite au-deſſus de tout
» reproche, il lui arrivoit de ſe tromper dans un
» projet, ou de faillir dans l'exécution, le bon
» Peuple n'en auroit pas moins de confiance en
» lui, & continueroit de ſe repoſer ſur ſa ſageſſe
» & ſon intégrité ; il le regarderoit comme un
» père tendre & vigilant, mais non infaillible
» quoique ſage.

» Il s'occupera plus de l'avenir que du paſſé, &
» ſera plus porté à choiſir & récompenſer ceux
» qui font le bien, qu'à rechercher & pourſui-
» vre ceux qui, à ſon jugement même, ſe ſe-
» roient rendus coupables d'injuſtices & de mal-
» verſations.

» Comme ſes principes & ſa conduite ſeront » haïs des hommes vils, ils ſeront l'objet de la » dériſion des eſprits bornés qui ne peuvent éten- » dre leurs idées au-delà du chemin battu de la » routine.

» Le Prince Maurice fut ridiculiſé d'abord » pour les mêmes moyens par leſquels il chaſſa » les Eſpagnols de ſa Patrie.

» Si on lui objecte ſon peu d'influence ſur le » Parlement, il répondra comme Henri le » grand le fit à l'égard de la Rochelle : *je fais* » *tout ce que je déſire de faire ici, en ne faiſant* » *que ce que je dois.*

» Il pratiquera cette double économie ſi rare » & même ſi peu connue ; j'entends non-ſeu- » lement cette économie ſecondaire qui conſiſte » dans la proportion de la recette & de la dé- » penſe des revenus publics, mais cette écono- » mie première qui trace les grands ſyſtêmes » de négociation & d'action.

» Les Loix qu'il ſoumettra à la ſanction du » Prince ſeront généreuſes & étendues, c'eſt- » à-dire, pour me ſervir de l'expreſſion pleine » de nerf du Baron de *Véralam*, (*a*) qu'elles

(*a*) Bacon.

» ſeront profondes & non vulgaires, imaginées » non d'après le ſeul beſoin urgent du moment, » mais calculées pour l'avantage de l'avenir, » pour améliorer de plus en plus l'Etat du Peu- » ple, ſelon le modèle que nous ont laiſſé les » Légiſlateurs des temps anciens & héroïques.

» Il s'étudiera ſurtout à révivifier les mœurs » & les principes, parce qu'il ſait qu'ils ſont la » force & l'ame d'un Etat.

» Comme il mettra en jeu par tous ces moyens » les reſſorts naturels & internes du Gouverne- » ment, il en conſervera pareillement l'action » & la vigueur, en n'employant que l'habileté » & le mérite.

» C'eſt pourquoi les hommes de génie, ſa- » vans & vertueux, occuperont les poſtes publics » & importans dans chaque département.

» Afin de remplir ce grand deſſein, il n'aura » dans le choix qu'il fera des perſonnes capables » de ſervir le Public, aucun égard à la richeſſe, » à la naiſſance, encore moins aux intérêts par- » ticuliers ou aux liaiſons avec le Parlement.

» Il oubliera ces titres prétendus de priorité » de rang, d'ancienneté dans les places, quand » ces titres ne ſeront point ſoutenus par des ſer- » vices réels rendus dans ce rang & dans ces » places. Il ira chercher par-tout où il pourra

» les trouver, les hommes dont le génie actif » & la capacité supérieure font espérer de grands » avantages pour la chose publique.

» Il n'abusera pas du pouvoir qui lui est confié » pour abaisser les personnes d'un rang élevé, » en leur préférant ses propres favoris. S'il trouve » les signes de l'habileté & du mérite parmi les » amis & les protégés de ses propres ennemis, » il leur confiera l'exécution de ses plus impor- » tans desseins, de ceux même dont le succès » doit influer sur sa réputation & son propre » caractère.

„ N'ayant d'autre motif que le bien-être de „ sa Patrie, s'il ne peut réussir à le produire „ par ces moyens approuvés de son cœur, il „ ne disputera pas plus long-temps pour la „ conservation de sa puissance; il résignera sa „ place avec bravoure & fermeté.

„ Il est inutile de rechercher s'il existera „ jamais un Ministre tel que celui que nous „ venons de peindre; s'il paroît, l'éclat dont „ il brillera le fera assez reconnoître „.

Fin du Portrait anticipé de M. Necker.

CARACTERE

CARACTERE

DE

L'ÉCRIVAIN POLITIQUE IMPARTIAL;

Tiré du même Ouvrage.

„ CE caractère n'a jamais existé & n'existera „ probablement jamais dans notre Patrie ; „ essayons néanmoins d'en esquisser le portrait „ idéal à l'usage de ceux qui aspirent à l'im- „ partialité, & considérons les marques distinc- „ tives auxquelles on pourra le reconnoître.

„ Il choisira une route de politique qui n'ait „ encore été battue par personne, & dans la- „ quelle aucun homme de parti n'ait osé entrer.

„ Il encourra la disgrace des zélés de cha- „ cun des Partis, qui, en même-temps qu'ils „ applaudiront une page de son ouvrage, au- „ ront en exécration celle qui la suivra.

„ La liberté franche & la hardiesse de son „ style plairont aux courageux, étonneront les „ foibles, dégoûteront & confondront les cou- „ pables.

„ Les perſonnes du même rang, du même
„ parti & de la même profeſſion, reconnoî-
„ tront qu'il a fait juſtice à tous les rangs, pro-
„ feſſions & partis différens des leurs.

„ Il ſera traité d'arrogant par ceux qui don-
„ nent ce nom à ce qui n'eſt pas eſclavage.

„ S'il écrit dans une circonſtance où la Patrie
„ eſt en danger, au même inſtant qu'il donne
„ des moyens de relever les eſpérances de la
„ Nation; il ſera accuſé par les ſycophantes
„ barbouilleurs de papier, de plonger la Na-
„ tion dans le déſeſpoir.

„ S'il déplore les abus d'une liberté outrée
„ qui dégénère en licence; s'il en peint les
„ funeſtes effets, on murmurera contre lui &
„ l'on ſe dira de bouche en bouche, qu'il eſt
„ lui-même l'ennemi de la liberté.

„ Tous les *Roués* de chaque profeſſion ſeront
„ ſes ennemis jurés, mais principalement ceux
„ de ſa propre profeſſion.

„ Comme il ſera diffamé, avili par les Grands
„ ſans mœurs, il ſera applaudi même au-delà
„ de ſon mérite, par la plus ſaine partie de
„ ſes Concitoyens.

„ Quoique ſa capacité ne ſoit pas des plus
„ vaſtes, l'intégrité & la pureté de ſes inten-
„ tions dédommageront de la médiocrité de
„ ſes talents.

„ Comme un Ecrivrain de cette trempe aura „ peu de prétentions à la gloire littéraire, il „ ne se laissera point enivrer par les fu nées de la „ renommée, mais il pensera avec Sheffield, que

Agir avec sagesse, & faire son devoir,
Est un bien préférable aux palmes du savoir.

„ Cependant, quoiqu'il méprise le clinquant „ d'une fausse ambition & les richesses acquises „ par la flatterie, il n'est pas insensible à cette „ dignité qui suit le mérite, sans qu'il la re- „ cherche, qui dispute la supériorité aux riches- „ ses & même aux titres, & qui tire son éclat „ de l'amour & de la sagesse de la vertu.

„ Si quelque Grand affectoit de le dédaigner „ à cause de son humble condition, ne pour- „ roit-il pas lui répondre par ces paroles qu'un „ Poëte Dramatique met dans la bouche d'un „ de ses personnages :

„ Si le Soleil sur vous verse en flots sa lumière,
„ Il dore aussi le toît de mon humble chaumière.

„ Enfin, son esprit libre & inabordable à la „ séduction, ne balancera jamais à sacrifier ses „ vues d'intérêt lorsquelles seront en opposition „ avec celles du devoir.

„ Puissent les Ecrivains de morale & de „ politique ressembler à ce Modèle ! "

FIN.